CHAPITRE VIII

Le Père Chiniquy [1]

Nous sommes arrivés à une époque à laquelle on pourrait donner le nom d'un homme pour la désigner dans l'histoire. Cet homme dont toute la presse canadienne s'est occupé, qu'il s'agisse de le louer ou de le dénoncer à la haine des fanatiques, occupait dans la pensée de ses compatriotes une trop grande place pour que la révolution religieuse, qui a coupé sa vie en deux parties absolument distinctes, le prêtre devenu pasteur, ne provoqua pas, à côté des pires colères, au moins la curiosité. Il a fait plus, il a suscité l'admiration et la sympathie.

Charles Chiniquy, nous l'avons vu précédemment, était un des meilleurs orateurs de l'Église catholique. Il s'était fait alors un nom tout à fait à part comme apôtre de la tempérance. L'ardeur et la fougue qu'il apportait à dénoncer les méfaits de l'alcool, il les avait souvent mis au service de son Église pour combattre les protestants qu'il ne connaissait pas. C'est bien le cas de la presque

[1] Quand il est question de discours ou de répliques de Chiniquy, c'est en général un résumé que nous avons fait en employant autant que possible les mots et les tournures de phrases qu'il affectionnait.

unanimité des prêtres qui les dénoncent comme des ennemis de Dieu. Comment est-il passé des ténèbres à la lumière? Comment sa logique puissante quand il combattait l'hérésie protestante, a-t-elle pu se mettre ensuite au service de l'hérésie? C'est ce que nous verrons dans la suite. Pour comprendre l'évolution de cette conscience il faut assister à sa formation et suivre Charles Chiniquy du foyer de sa famille au collège, au séminaire et jusque dans son ministère, qu'il consacra aux occupations du prêtre catholique et aux efforts du missionnaire antialcoolique. À le suivre de la sorte, nous nous rendrons mieux compte de la grandeur et de la beauté de cette âme d'élite que les calomnies cléricales n'ont jamais pu atteindre.

Son autobiographie, dans laquelle nous avons puisé largement, révèle bien des misères morales au sein du catholicisme; nous ne nous arrêterons pas à les examiner, car il n'est pas parfaitement équitable de juger d'un système par les écarts de ceux qui le défendent. Une religion peut être meilleure que ses prêtres et, parfois, les prêtres meilleurs que leur religion.

Charles Chiniquy eut le bonheur d'avoir une mère pieuse comme il s'en trouve souvent dans l'Église catholique. Sa piété était aveugle, mais elle était sincère et c'est ce qui explique qu'elle ait eu sur l'âme du jeune homme une influence si profonde. C'est sur les genoux de sa mère que Charles Chiniquy apprit à lire; son premier livre, ce fut une Bible ! Un cadeau qui avait été fait à la famille par un ami qui avait voulu lui témoigner son estime. Mme Chiniquy choisissait à l'avance les passages qu'elle croyait à la portée de son enfant; puis elle les

lui faisait lire et apprendre par coeur. Ce détail explique qu'on trouve dans les discours catholiques du père Chiniquy un si grand nombre de citations bibliques. Tout jeune, il se les était appropriées, les traduisant dans sa langue d'enfant à la grande joie des amis de la famille qui admiraient le précoce développement intellectuel du petit Charles.

La mort vint mettre fin à cette éducation si intime. M. Chiniquy père fut rappelé à Dieu, et, avec lui, s'en alla l'aisance de la maison. Obligée de se disperser, la famille vit son intimité brisée. Un oncle se chargea de Charles, tandis que la veuve et deux autres enfants plus jeunes allèrent vivre à Saint-Thomas chez une soeur qui y était établie.

Le jeune garçon

Charles Chiniquy avait entendu dire bien des choses dans son village, mais il ne les avait pas toujours comprises, aussi était-il fort timide. Après ses larmes d'orphelin, sa première grosse émotion lui vint de la confession. Quand il sut qu'il devait aller à confesse, sa petite âme en fut complètement bouleversée. On lui avait dit: cet acte doit décider de ton bonheur ou de ton malheur éternel, et le pauvre petit se prépara de son mieux. Chaque fois qu'il s'adonnait aux exercices préparatoires de la confession : examen de conscience, acte d'humiliation, etc., etc., « sa mémoire se troublait, sa tête tournait, son coeur battait avec une vitesse qui l'épuisait. » Sa conscience troublée lui disait que sa confession serait mauvaise, qu'il oublierait quelque péché. Il ne con-

naissait pas ce Jésus qui appelle à lui les enfants.

Le jour qu'il attendait avec tant d'angoisse arriva enfin; il se rendit à l'église, se jeta aux pieds du prêtre, le représentant de Dieu sur la terre, et la confession commença... Pauvre garçon, bientôt sa pensée, son imagination furent entraînées dans un bourbier d'idées impures qu'il n'avait jamais soupçonnées et il en fut scandalisé. Les questions répugnantes du confesseur lui firent horreur. Elles lui inspirèrent un tel dégoût, qu'il pria son tortionnaire de ne pas continuer à remuer cette fange qui lui était inconnue. Ce fut la première grande douleur de l'enfant, elle le fit pleurer. Il pensa beaucoup à sa mère qui aurait été désolée d'apprendre qu'on ait voulu salir l'âme de son enfant. Il s'imagina que tous ses amis allaient apercevoir sur son visage la trace des malpropretés avec lesquelles on venait de détruire la pureté de son imagination et de son coeur. Plus tard, au souvenir de ces premières impressions, quand pendant vingt-cinq années de prêtrise, il aura entendu la confession des prêtres et des laïques, des jeunes gens et des jeunes filles, Chiniquy écrira, se plaçant devant Dieu:

« Jamais l'antiquité païenne, malgré l'horrible corruption de ses moeurs, n'a eu d'institutions plus propres à corrompre le coeur et l'esprit que la confession auriculaire.

» Si les nations chrétiennes connaissaient mieux ce qu'elles doivent de protection et de respect à l'enfant, à la fille, à la femme, elles feraient un crime capital à l'homme non marié qui les aurait invitées à le constituer le confident de toutes leurs pensées les plus secrètes, de

tous leurs désirs les plus cachés, de toutes leurs actions les plus intimes. Il viendra un jour où elles prohiberont aussi la confession auriculaire; car elle livre plus que le corps, elle livre l'âme, le coeur et la pensée des femmes et des filles entre les mains d'un homme.

» Dira-t-on que cet homme est un prêtre? Mais au nom du sens commun, comment trouverez-vous dans ce mot prêtre une garantie contre les penchants les plus naturels et les plus irrésistibles du coeur humain? Dira-t-on qu'il est tenu par les serments les plus sacrés d'observer la continence et la chasteté les plus parfaites? Mais peut-on se figurer que ces terribles serments donnent à l'homme des forces contre Dieu? Car la lutte du prêtre n'est pas contre les hommes, elle n'est pas contre des lois humaines. Il pourrait alors rester vainqueur; un homme peut toujours, sinon vaincre, au moins résister. Mais la lutte du prêtre est contre Dieu, elle est contre des lois immuables que Dieu a mises en lui; les faits sont là... Dans ce combat, la plupart sont vaincus, terrassés, brisés dans des efforts qui, quoique souvent héroïques, ne sont pas moins téméraires et impuissants. »

Jeune et frappé par l'estime qui entoure le ministère du prêtre, attiré par la grandeur du dévouement qu'il suppose, Charles Chiniquy, arrivé chez son oncle Dionne à Kamouraska déclara vouloir étudier, afin de devenir prêtre. En vue de seconder sa vocation naissante, on lui donna pour tuteur et maître, M. l'abbé Morin, vicaire de Kamouraska, qui passait pour être un érudit.

À l'occasion d'un grand repas donné au presbytère par M. le curé, Charles Chiniquy vit des choses trou-

blantes et dont le souvenir devait faire naître plus tard de bien sérieuses réflexions.

Au petit Séminaire

Charles Chiniquy avait treize ans quand il franchit, pour la première fois, le seuil du collège de Nicolet, où il allait pendant trois années se familiariser avec la grammaire latine et la grammaire française. Puis il passerait dans les classes de rhétorique, enfin dans celles de philosophie. Cela prendrait sept ans, et Chiniquy devait dire de ces années, qu'elles sont presque du temps perdu, car les « maîtres semblaient plus occupés à tuer le temps qu'à développer les intelligences; ils la dénonçaient, l'intelligence, comme l'un des plus dangereux ennemis de l'homme ». Chaque jour, il entendait dire que la raison ne nous a pas été donnée pour nous guider, mais uniquement pour nous permettre de reconnaître la main de celui que Dieu nous donne pour guide et cette main infaillible est toujours en dernier lieu la main du pape.

Tous les efforts des professeurs tendent à prouver que la raison doit se prosterner aux pieds du souverain pontife, source unique de lumières, donnée aux hommes pour les sauver, centre autour duquel doivent graviter toutes les intelligences; soleil du monde, base de toutes les civilisations.

Charles Chiniquy en était arrivé à croire toutes ces choses. Parfois il y avait bien en son esprit des velléités de révolte; mais on lui avait appris la soumission et chaque lutte se terminait par la victoire du saint-père aux